

**Le Poste des Mines** – texte tiré de la brochure : en Promenade avec les Le Coultre (à paraître)



Tenez, une autre fois nous sommes montés jusqu'au Poste des Mines et nous y avons trouvé les gendarmes avec lesquels nous avons causé. Ils nous ont fait voir l'intérieur discret et austère de leur baraquement, et c'est là qu'ils logent à l'année. Pas gâtés, les pauvres, mais n'est-ce pas après tout le métier qu'ils ont choisi ? L'un était sergent, celui à la pipe, le plus philosophe de la bande. Il nous a fait voir leurs chèvres. « Il nous faut du lait pour vivre et pas possible de descendre tous les jours pour aller en chercher », qu'il nous a dit. Ils vivent ainsi en ascètes, et si une promenade pour nous c'est un plaisir, pour eux, c'est une obligation, c'est leur métier, ils vont d'un bout de la frontière à l'autre, ils traquent les contrebandiers que par ailleurs ils n'attrapent guère. Ceux-ci connaissent la forêt mieux qu'eux. Et puis aussi, des contrebandiers, il y en a moins qu'autrefois. La profession même tend à disparaître. On aime trop son confort désormais.

La photo que je vous montre est un vrai document. A gauche, tenant une chèvre par le cou dont la clochette tinte, un fier à bras qui ne nous est pas connu. Nous l'avions rencontré là-haut qui conversait avec les gendarmes. Puis me voici, moi Alice, avec notre sœur Marie à mes côtés. Admirez mon chapeau, ma beauté, mon élégance, et vous, galants que vous êtes, courez après moi si vous le pouvez. Quant à ma sœur Marie, interdiction, elle n'a qu'à peine seize ans, c'est une gamine, et pourtant tout autant jolie que moi, ne trouvez-vous pas ?

Devant moi, Ulysse. Assis en tailleur, Samuel, Henri-Frédéric et David. Nos parents sont derrière, sur la droite. Pour les autres, mystère, probable qu'il s'agit de gens rencontrés en chemin et qui ont tenu à nous accompagner. Quoiqu'il en soit, c'est la fin du siècle et par conséquent la grande époque de notre famille. Nous sommes encore au complet, sauf pour les deux aînés que l'on sait morts en bas âge et pour Ernesto qui demeure en Italie. Quant à Emile, c'est lui qui prend la photo.

Le grand air, la zone frontière, ce Poste des Mines que l'on apprécie. On connaît tous les gendarmes, et ils savent que nous ne sommes pas des contrebandiers, juste une famille sérieuse, et que si nous irons bientôt aux Baraques, ce ne sera que pour nous y désaltérer et non pour y amener du commerce, du tabac par exemple. Les Baraques, un coin magnifique où se rencontrent ceux d'en bas qui font la noce. C'est si beau là-haut, c'est à l'écart, différent de tout ce que l'on connaît. Ah ! on l'aime, ce Risoud, on ne pourrait même pas s'en passer. Il y a en lui une partie de notre vie. Pas le Montre-Tendre qu'on ne fait que voir depuis la maison et sur lequel on ne va que rarement, mais le Risoud, que l'on a toujours derrière la bâtisse et qui nous protège, le Risoud profond, mystérieux, presque mythique. Cette forêt immense et ces pâturages qui ne le sont pas moins où l'on connaît presque tous les chalets et refuges. Et où l'on rencontre aussi souvent du monde alors qu'il semblerait qu'en ces coins qui parfois peuvent être si sauvages, il ne pourrait y avoir jamais personne.

Les voici donc nos dimanches, nos loisirs, et demain, il faudra recommencer le boulot. Et moi, Alice, aider ma mère aussi à tous les travaux de la maison. Et je rêve, et je rêve qu'il vient bientôt, ce bel homme qui m'emportera et qui fera de moi ce qu'il voudra, tandis que désormais la vie sera mille fois plus grande et qu'alors elle vaudra vraiment la peine qu'on la vive.